

Rencontre avec Charlotte Garson

à propos des *Amours d'une blonde* (1965), de Miloš Forman

Charlotte Garson, journaliste aux *Cahiers du cinéma* et à *France Culture*, a tout d'abord situé dans son contexte biographique, historique et culturel ce film qui, sans être ouvertement politique, montre diverses formes d'oppression dans la société tchécoslovaque de l'époque : des hommes sur les femmes, des plus âgés sur les plus jeunes, des conventions politiques et morales sur l'aspiration à la liberté.

Thème récurrent dans les films de Miloš Forman : l'innocence et la fragilité de héros qui tentent malgré tous les obstacles de se rebeller. Mais déjà on sent dans la mélancolie provinciale qui baigne la petite ville, dans le désespoir latent de toute une génération sacrifiée, l'impossibilité de s'évader, de se transcender : bientôt les chars russes entreront dans Prague pour étouffer toute velléité d'échapper à ce système oppresseur et oppressant. L'être humain est réduit à un simple rouage de la société, il est réifié, écrasé. Kafka, autre Pragois, n'est pas loin.

Le film ne renie pas ses influences : le néo-réalisme, la Nouvelle Vague, le surréalisme même, mais présente une profonde originalité par son aspect hybride, caractéristique de cette première période du cinéma de Forman : fiction construite comme un documentaire, lyrisme et humour, acteurs professionnels et non professionnels, scénario extrêmement travaillé et improvisation, désespérance et gags... Cette méthode est seule capable, selon l'auteur, de capter la vie, de la préserver sur l'écran.

L'humour, qui va parfois jusqu'au burlesque, est omniprésent, véritable arme de résistance. Comme dans *Le brave Soldat Chveïk* et dans la culture tchèque en général, la (fausse ?) naïveté permet seule, au moins provisoirement, d'échapper à l'oppresseur.

A la fin cependant Milda, le jeune amoureux, est repris en main par ses parents ; Andula, l'héroïne qui a voulu conquérir sa liberté, revient à son point de départ ; rien n'a changé, l'horizon reste aussi désespérément bouché. Elle a perdu son innocence mais n'a rien conquis en échange.

Même si le jazz est peu présent en tant que musique de film, son influence est évidente : le tempo syncopé de la narration, les cadrages inattendus, les ruptures de ton, rythment l'action, tentative évidente de se libérer de la dramaturgie et du réalisme soviétique pesant, didactique, moralisateur. Il n'y a plus de héros édifiant, juste une génération perdue qui voudrait vivre...

Charlotte Garson, en répondant aux nombreuses questions et observations des spectateurs, a su montrer toute la richesse et finalement la complexité d'un film apparemment simple et linéaire. Ce fut très éclairant.